

HISTOIRE En ces temps de commémoration de la fin du deuxième conflit mondial, plusieurs ouvrages de qualité permettent de mieux en comprendre les enjeux, et d'en découvrir des aspects méconnus

Ce que la guerre apprend aux hommes

Alors que les témoins s'effacent, la parole sur la Seconde Guerre mondiale revient désormais aux historiens, universitaires et journalistes. Les lire aide à tirer de cette période, fortement commémorée en 2015 à l'occasion des 70 ans de la fin de la guerre, des enseignements pour les lendemains contemporains. Des Sudètes à l'Ukraine, de Munich à Minsk, des échos résonnent. Comme l'écrivait le polémologue Gaston Bouthoul (1896-1980) : « Si tu veux la paix, connais la guerre. »

Deux historiens ont relevé le défi d'une histoire globale, sous le même titre : *La Seconde Guerre mondiale*. Claude Quélet (1), ancien directeur du Mémorial de Caen, part de « l'incendie mal éteint » en 1918 et aboutit à la « drôle de paix » de 1945. Intégrant les acquis les plus récents (la France collaboratrice, l'erreur des Japonais à Pearl Harbor, le mythe de la supériorité de la Wehrmacht), il adopte un ton événementiel bienvenu pour broser une fresque vivante.

Jean Quellien (2), spécialiste du Débarquement, a choisi, au-delà du récit, de décoder les enjeux idéologiques, politiques et stratégiques. On en retiendra la guerre des propagandes, l'emprise croissante des États sur l'économie et la société, la militarisation des sociétés, et aussi les « sorties de guerre », trop oubliées.

Sur l'impensable des camps, le témoignage jamais réédité depuis 1948 de Maisie Renault (3), sœur du colonel Rémy, célèbre résistant, reste saisissant. Internée à Ravensbrück d'août 1944 au 7 avril 1945, elle en décrit le quotidien avec, selon Germaine Tillion, une « scrupuleuse vérité, une émouvante sincérité ». Sur un autre plan, *La Baraque des prêtres*, de Guillaume Zeller (4), décrit avec une précision clinique le calvaire des 2 720 prêtres, religieux et séminaristes déportés à Dachau ; 1 034 y moururent. Venus de toute l'Europe, leurs itinéraires spirituels ont convergé vers ce camp devenu « un foyer spirituel », jusqu'à l'in-

Combien vaut un déporté ? De 1949 à ... 2001, diplomates allemands et français ont en effet négocié des réparations.

croyable ordination sacerdotale de Karl Leisner célébrée le 17 décembre 1944 par Mgr Gabriel Piguet, évêque de Clermont-Ferrand. Au total, le livre apporte un éclairage précieux sur les rapports entre le christianisme et le néo-paganisme nazi.

Si le bombardement de Dresde par les Alliés est devenu, comme l'écrit le Britannique Keith Lowe (5), « l'emblème de notre culpabilité », celui de Hambourg, dix-huit mois plus tôt fin juillet 1943, est resté occulté. Ses 40 000 victimes civiles aussi. Croisant sources allemandes et alliées, officielles et privées, Keith Lowe

interroge la légitimité du bombardement global avec bombes incendiaires, qui annonce l'âge nucléaire. Pour vaincre les nazis, fallait-il s'abaisser à leur niveau ? La question parcourt l'ouvrage, avec une argumentation aussi serrée que le récit de ces journées de « tempêtes de feu », dans le ciel comme à terre.

Jean-Marc Dreyfus, spécialiste de la Shoah, s'est livré, lui, à une enquête difficile sur *L'Impossible Réparation* (6). Combien vaut un déporté ? De 1949 à ... 2001, diplomates allemands et français ont en effet négocié des réparations, « éclairant ainsi l'émergence d'une diplomatie des droits de l'homme », souligne l'auteur. Retraçant avec précision ces tractations marquées par le

l'histoire militaire une hiérarchie militaire n'avait exigé de ses hommes qu'ils se muent en bombes humaines. » Quelques décennies plus tard, cette arme ultime, devenue courante, est devenue le casse-tête des acteurs de la lutte contre les terroristes.

FRÉDÉRIC MOUNIER

(1) Perrin, 570 p., 23,90 €

(2) Tallandier, 780 p., 24,90 €

(3) *La Grande Misère*, Flammarion, 232 p., 21 €

(4) Tallandier, 384 p., 21,90 €.

Lire *La Croix* du 19 février, p. 14.

(5) *Inferno, la dévastation de Hambourg*,

Perrin, 425 p., 24 €.

(6) Flammarion, 390 p., 23 €

(7) *Kamikazes*, 250 p., 22 €.



Civils fuyant leurs domiciles après un raid aérien sur le centre-ville de Berlin, en février 1945.

MARQUE-PAGE

EDVARD BENEŠ, d'Antoine Marès, Éd. Perrin, 506 p., 26 €

● Cette biographie comble une lacune dans la connaissance française d'un pays et d'une personnalité au cœur des bouleversements de la première moitié du XX^e siècle européen. Edvard Beneš (1884-1948), deuxième président de la Tchécoslovaquie, qu'il avait fondée avec Masaryk au lendemain de l'effondrement de l'Empire austro-hongrois, était alors fervent francophile. Lâché par la France lors des accords de Munich de septembre 1938 qui n'empêcheront pas le deuxième conflit mondial, il est contraint à l'exil comme il l'avait été en 1915. Il y redouble d'efforts pour mobiliser ses appuis à l'étranger et se lie à Londres avec le général de Gaulle, dont il partage le patriotisme intransigent mêlé de pragmatisme. Héros tragique de son pays à la Libération, il dut se tourner vers l'Union soviétique, fut vite prisonnier des exigences communistes. Malade et affaibli, il ne put que céder au « coup de Prague » de février 1948, subissant la partition de l'Europe qui allait durer jusqu'en 1989. Recourant à de très nombreuses sources originales, tant françaises que tchèques ou slovaques, l'auteur, universitaire spécialiste de l'Europe centrale, décrypte ce personnage clé, travailleur acharné, démocrate convaincu et optimiste obstiné. Jusqu'au bout, il recherche une solution diplomatique aux conflits auxquels est confronté son pays. Mais ses échecs nourrissent toujours la controverse parmi ses concitoyens.

MANUEL DEVILLERS

PÉTAINE, de Bénédicte Vergez-Chaignon, Éd. Perrin, 1 015 p., 29 €

● Justement couronnée du Grand Prix de la biographie politique 2014, la biographie du maréchal Pétain par Bénédicte Vergez-Chaignon marque un tournant dans la connaissance, si douloureuse, de la Deuxième Guerre mondiale vécue par les Français.

Traître, héros ou martyr, Philippe Pétain a toujours cultivé le secret, mais a beaucoup écrit à ses intimes. L'ouverture récente de très nombreuses archives a permis à l'historienne, pour qui « l'histoire n'est pas un tribunal », de broser un portrait passionnant de « l'orphelin qui n'avait pas sa place dans une famille recomposée, l'homme d'étude, l' amoureux gagné par le libertinage, l'homme providentiel frustré, l'ambassadeur content de lui jusqu'à l'aveuglement, l'antisémite à géométrie variable, le gardien jaloux de son pouvoir, le metteur en scène de son enlèvement, le condamné angoissé, l'homme volé de sa propre mort. »

Loin des caricatures, des haines approximatives, des hagiographies irraisonnées, il est temps aujourd'hui d'appréhender froidement le parcours de celui qui « fit don de sa personne à la France », de celui qui, s'il avait su ou pu s'arrêter à temps, aujourd'hui banni, aurait sa statue, ses rues, son effigie partout en France.

FRÉDÉRIC MOUNIER